



44<sup>e</sup> édition

**BOUCHRA OUIZGUEN**  
*OTTOF*

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot

Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

[c.delterme@festival-automne.com](mailto:c.delterme@festival-automne.com)

[c.willemot@festival-automne.com](mailto:c.willemot@festival-automne.com)

[assistant.presse@festival-automne.com](mailto:assistant.presse@festival-automne.com)

**Revue de presse**  
**Bouchra Ouizguen**  
**Festival d'automne 2015**

*A écouter :*

**Vendredi 18 septembre :**

**Arte / Journal de la culture / Frédérique Cantu**

Sujet : *OTTOF* avec interview de Bouchra Ouizguen et Fatema El Hanna (chanteuse et danseuse)

Lien : <http://info.arte.tv/fr/danse-dans-la-tradition-des-berberes>

*A voir :*

**Samedi 19 septembre : 20h à 21h**

**Beur FM / Mourad Achour / Café des artistes**

Invitée : Bouchra Ouizguen

---

## ***PRESSE***

Midi Libre – 23 juin  
Délibéré.fr – 28 juin  
Libération – 30 juin  
Qantara – juillet  
Les Inrockuptibles – 4 juillet  
Elle – 28 août  
L'œil – septembre  
Les Inrockuptibles Supplément Festival d'automne – 2 septembre  
Le Monde Supplément Festival d'automne – 7 septembre  
La Terrasse – septembre  
Le Courrier – 8 septembre  
Trois couleurs – 9 septembre  
O magazine – 10 septembre  
Télérama Sortir – 15 septembre  
Pariscope – 16 septembre  
L'Officiel des spectacles – 16 septembre  
Le JDD.fr – 16 septembre  
Télérama Sortir – 16 septembre  
Télérama Sortir – 16 septembre  
Toute la culture – 17 septembre  
Le Monde – 17 septembre  
Théâtrorama – 23 septembre  
La Croix – 30 septembre  
I/O – 16 octobre  
Ball room – septembre/novembre

**FESTIVAL** La 35<sup>e</sup> édition (24 juin-9 juillet) affiche quatorze créations

# « Aujourd'hui, on ne pourrait pas refaire Montpellier Danse »

Le directeur Jean-Paul Montanari évoque l'avenir et une nécessaire évolution, sans lui...

**Q**uel est le secret de votre longévité ?

D'abord la curiosité : elle ne m'a jamais quitté, l'envie d'explorer des territoires inconnus. Ensuite, la solitude qui me permet des moments intenses de réflexion propice au renouvellement, même si, avec l'âge, ces interrogations me rendent un peu parano car j'envisage toutes les hypothèses, y compris les pires... Et puis, je me sens très responsable d'une machine que j'ai contribué à créer, voici plus d'un tiers de siècle. Responsable de la mémoire de ceux qui sont morts, Dominique Bagouet, Georges Frêche, ou partis sous d'autres cieux comme Mathilde Monnier. Responsable de cette Agora, cité internationale de la danse, matérialisation d'un sacré pari lancé au début des années 1980. Mais un jour, je prendrai le large pour d'autres horizons et ça continuera. C'est comme les enfants : un jour ils partent vivre leur vie.

**Ce moment est-il venu ?**

Ça ne saurait tarder. J'ai depuis longtemps mes trimestres pour la retraite. Le 2 novembre prochain, je fêterai mes 40 ans de vie professionnelle dans le monde de la culture. J'ai débuté comme relation publique au théâtre du Huitième à Lyon, le jour de la mort de Pasolini, c'est difficile à oublier. Tout cela forme une conjonction, mais avec le changement de direction au Centre chorégraphique national et l'arrivée de Christian Eizo, on m'a suggéré qu'une continuité serait peut-être à assurer pour ne pas fragiliser la maison. De toute façon, j'ai bientôt 68 ans et la limite est à 70 ans. Je peux dire aussi que l'édition 2016 du festival est bien avancée.

**Pourrait-on créer aujourd'hui un festival de danse à Montpellier ?**



« Le temps est peut-être venu d'inventer autre chose. »

Non, je ne crois pas. En créant le Centre chorégraphique et six mois après le festival, Frêche et Bagouet avaient subodoré l'explosion de la jeune danse française contemporaine qui allait déferler sur l'Europe. La ville a cristallisé ce phénomène. Il fallait la conjonction d'un artiste majeur, d'une volonté politique, et d'une génération de créateurs aujourd'hui en fin de parcours. À Montpellier, l'inventivité, la popularité, l'ouverture à l'international, semblent désormais du côté d'un festival comme le Fiesc. Mais Montpellier Danse est toujours là avec, comme d'autres, une nécessité

à se renouveler. Il faut que quelqu'un, à un moment ou à un autre, prenne le relais en repensant le festival. Moi, j'ai offert avec mon cœur tout ce que je savais faire mais toujours sur un même schéma basé sur des créations. Le temps est peut-être venu d'inventer autre chose.

**« Montrer des créations constitue un risque »  
Jean-Paul Montanari**

**La création reste au cœur de cette 35<sup>e</sup> édition.**

Quatorze créations cette année. C'est l'image de marque du festival : aider des artistes à créer des œuvres

et les montrer pour la première fois à Montpellier. Ce qui constitue également un risque. Beaucoup de directeurs préfèrent courir le monde pour voir des spectacles et prendre les meilleurs. Je ne les critique pas. Ça peut donner de jolis festivals mais ce n'est pas ce que j'ai envie de faire. Je préfère accompagner les artistes, trouver avec eux le bon moment, le lieu adapté, et un public sensibilisé car les artistes reviennent souvent.

**Vous ouvrez avec un inédit : le Ballet de Marseille, pourtant géographiquement proche...**

Il est longtemps resté néo-classique, sous la direction de Roland Petit, puis de Marie-Claude Pietragalla. Nous n'avions pas suffisamment d'atomes crochus. Quand Ennio Greco et Pieter Scholten ont été nommés, le rapprochement a été immédiat. À Montpellier, ils réunissent le Ballet de Marseille et une compagnie d'Amsterdam pour leur première grande création, *Extremalism*.

**Quels conseils pour ne pas rater les découvertes de cette 35<sup>e</sup> édition ?**

Les grosses machines qui présentent leurs nouvelles pièces, Anne Teresa de Keersmaeker, la Batsheva, le duo Israel Galvan/Avram Khan, marchent évidemment tout seuls. Parmi les autres, qui tentent l'aventure avec nous, je citerai Rachid Ouramdant, David Wampach et surtout Phia Ménard, artiste très originale qui vient du cirque, et Trajal Harrell, jeune créateur américain très observé par les programmateurs. J'ajoute aussi mon amie Bouchra Ouizguen, dont la création est coproduite par le Festival d'Automne.

Recueil par JEAN-MARIE GAVALDA  
jmgavalda@midi Libre.com

► [montpellierdanse.com](http://montpellierdanse.com)

## Montpellier Danse, édition spéciale female (1)

Bien sûr il y a des hommes, de toutes sortes, de toutes orientations, à commencer par son directeur Jean-Paul Montanari, mais la 35<sup>ème</sup> édition de Montpellier Danse est féminine et parfois féministe. Sans doute que les penseuses, philosophes et "activistes", remueuses du genre comme Judith Butler aux États-unis ou Beatriz Preciado (alias PaulB.) en Espagne et leur diffusion internationale jouent un rôle majeur dans le déplacement des lignes morales et spatiales. Il est évident que les corps présents sur scène sont imbibés de leurs réflexions. Les batailles autour du mariage pour tous, les basses attaques populistes ont précipité les créateurs dans un combat ardent pour que les théâtres demeurent le lieu tout à la fois du spectacle libre et d'une nouvelle expérimentation. Le temps de la danse d'auteur, de la douce danse, finement léchée pour des créations plus ou moins semblables, made in France, est révolu. La pensée est première et les corps survoltés. Bien que les chorégraphes ne renoncent pas à la notion d'auteur car ils en sont, ils la déplacent, la mettent dans la marge.



© Eric Wurtz

Le festival s'est donc ouvert avec *Ottol* de la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen. Voilà un moment, une bonne dizaine d'années qu'on la surveille, non pour la ficher, ça c'est déjà fait par les autorités, mais parce que nous nous doutions qu'un jour, on se retrouverait devant une énigme jamais levée et devant un choc

esthétique qui n'a pas fini de nous faire frémir. Depuis *Madame Plaza*, présenté à Montpellier en 2009, hommage rendu au cabaret de Marrakech éponyme et aux femmes héritières des Aïtas, danseuses, chanteuses et oratrices politiques, Bouchra Ouizguen n'a pas quitté les femmes du cabaret. Et elles non plus, ni Kabboura Aït Ben Hmad, ni El Hanna Fatéma, ni Halima Sahmoud, ni Fatna Ibn El Khatyb. Elles forment un bataillon, qu'elles appellent une fourmilière (*Ottol*) pour ne pas parler que d'elles mais de toutes celles, sœurs "qui mènent un long processus d'ouvrières dans un combat qui nous dépasse parfois : nous portons, nous creusons, nous répétons et nous suivons à l'unisson les gestes, les paroles des autres, pour un combat, au-delà de nos êtres".

Bref, il ne faut pas trop leur en compter, les injures, elles connaissent, et les coups, le rejet des familles. Alors, lorsqu'elles entrent en scène, tout d'abord dans un rituel tout à fait intime et lent comme pour lancer la machine, il faut s'attendre à tout, surtout lorsqu'elles viennent nous parler d'amour, celui si cher prodigué par les hommes ou par le protectorat français (1912-1956), et qu'elles bercent cet amour bafoué dans leurs bras, elles sont tout à la fois drôles et pertinentes. Ce sont des voix qui parlent en arabe mais avec les quelques mots de français qu'elles lâchent, il est facile de comprendre. Tout est à double sens. Fatéma, par exemple, tient son amour dans les bras et explique : *" quand il tombe malade je le mets sur mon cœur, le berce et je ne l'amène pas chez le médecin, je le guéris de ma salive, juste de mon regard, avec mes mots, mes paroles, même ma marche le guérit et je ne le laisse pas partir, je ne le laisse pas regarder ailleurs, la tête, la tête toujours en bas, sinon, ils me l'emportent, ils ne me le laisseront pas, je vous jure qu'il ne restera pas (...) cet enfoiré d'amour".*

Tout est dit dans un chant, tout est dit par leur présence sur scène, et par celle de Bouchra Ouizguen qui est un farfadet, un feu follet. Elles prennent l'habit traditionnel des campagnes sur la musique de Lutoslawski, puis elles s'éclatent dans une boîte de nuit pour touristes post-coloniaux sur *My Baby don't Care* de Nina Simone, toutes chevelures défaits. Elles partent on ne sait où, l'une par la salle, l'autre derrière le rideau de fond de scène, une autre par une sortie de secours. La danse du ventre, pure invention occidentale n'aura pas lieu. Les gestes sont précis, amples, l'espace mesuré. Ces dames ont eu l'habitude de concentrer le regard du public sur elles pour gagner leur vie de "femmes publiques" de cabaret. Elles poursuivent dans le même registre sur une scène différente.

Marie-Christine Vernay

Tournée la saison prochaine, notamment du 16 au 20 septembre au Centre Pompidou dans le cadre du Festival d'Automne à Paris.

# CHOC

Par  
**ÈVE BEAUVALLET**  
Envois spéciale à Montpellier

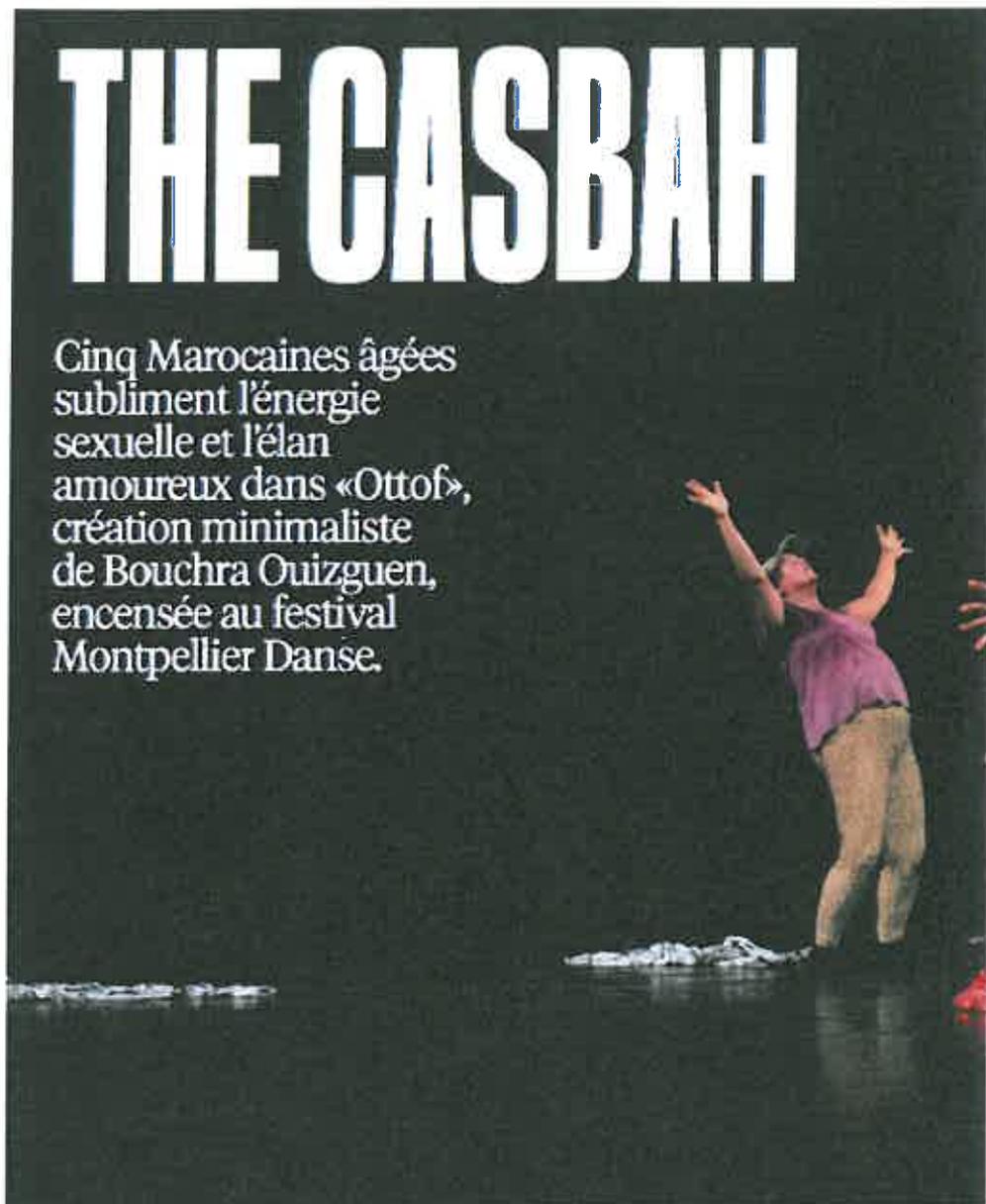
**I**l faut accepter de ralentir. De plisser les yeux jusqu'aux gouffres du plateau, de ralentir son rythme cardiaque. Le temps de *Ottof* («les fourrais», en berbère), nouvelle création de Bouchra Ouizguen, c'est «le temps des ancêtres». Celui pesant, dense, des gens âgés au Maroc. Une temporalité que la jeune chorégraphe (35 ans) a eu l'art d'étirer et d'enfermer encore, dans des ralentis fantasmatiques et des penombres irréelles... Avant que tout n'explode au bout d'une demi-heure.

Mais quand l'élastique lâche, il lâche : on avait vu des grands-mères hiératiques (cinq interprètes marocaines âgées de 52 à 65 ans) enroulées sous des monceaux de tissus, convoquer lentement des figures de tragédiennes, de sacerdotesses, de reines égyptiennes sur une musique aux accents hutchcockiens ; on les retrouve, quelques dizaines de minutes plus tard, s'empoignant les nichons, hulant trivialement leur amour, déchargeant leur libido dans des scènes de air-sex burlesques. De l'abstraction minimaliste à l'hyper-quotidien, du sublime au rire gras... Bouchra Ouizguen a l'art de jouer avec les durés, avec les contrastes et avec nos nerfs. Son geste, précis, est somptueux : construire une forme plastique radicale, ardue, et y lâcher la puissance de feu de ces corps féminins populaires, âgés, secoués, désirants, bruyamment subversifs.

Au lendemain de la «première» française donnée au festival Montpellier Danse, la chorégraphe s'anime lorsqu'on repart de cette scène sexuelle inattendue : «Et encore, hier soir, c'était rien ! Quand on l'a joué au ministère de la Culture à Rabat, j'avais dit à Fatna : "Là, tu mets le paquet !" Le public marocain était pié, surtout qu'il est beaucoup plus participatif qu'ici.» A ses côtés, Fatna Ibn El Khatyb, 65 ans, ventre proéminent et regard espiègle, hoquette de rire sous son voile en repensant à la performance. Comme les quatre autres interprètes d'*Ottof*, Fatna est une *chikhate*, une danseuse et chanteuse du peuple, gardienne de cette tradition de l'Aïta qui se perpétue, pour les connaisseurs, des mariages aux cabarets. Une vocation qui, au Maroc, est en outre synonyme de mise au ban, de la part de la famille en tout cas - le sentiment général alternant entre admiration et mépris.

# THE CASBAH

Cinq Marocaines âgées subliment l'énergie sexuelle et l'élan amoureux dans «Ottof», création minimaliste de Bouchra Ouizguen, encensée au festival Montpellier Danse.



Les cinq interprètes sont des *chikhates*, danseuses et chanteuses du peuple, gardiennes de la tradition de «l'Aïta». Une vocation

Un aperçu de l'ambiance : «Quand j'ai dit à mon père que je voulais être chorégraphe, il m'a dit "Si le te rend le réfrigérateur", se souvient Fatna Ibn El Khatyb.

## «DES CORPS TROP BRUTS»

Pas d'ambroses cependant : le rest, les violences, la condition de ces femmes ne sont pas traités frontalement dans *Ottof*, prévient la chorégraphe. Le traitement psychologique ou sociologique, ce n'est pas vraiment son truc même si elle réagit aux conclusions entourant la vie des artistes *chikhates*, permissives jus-

que dans son cercle proche : «Dans le film *Much Loved* de Nabil Ayouch (un ami), un amalgame est fait entre prostituées et *chikhates*, par exemple, poursuit-elle, en précisant qu'elle est évidemment contre l'interdiction dans le film à fait l'objet.» Elle dit : «Nabil se trompe : ces corps-là ne sont pas des "produits" valables sur le marché. Ce sont des corps trop sauvages, trop populaires, trop bruts, trop "marocains". Elles ne séduisent ni les Occidentaux, ni les étrangers du pays, ni les Saoudiens. C'est peut-être de se rappeler.»

Dans un pays où les femmes sont quasi absentes des plateaux, Bouchra Ouizguen a donc

choisi de placer ces danseuses populaires à l'endroit le plus expérimental de la scène marocaine. En allant chercher des «championnes en fin de course», selon les mots de Fatna. «En tout cas, j'ai privilégié celles dont on ne voulait plus, rebondit Bouchra Ouizguen, celles qui étaient cassées par la vie, en me disant que ce serait une belle revanche.» Quand on l'interroge sur son lien avec ces femmes, elle demande : «Vous avez du temps ?» En résumé : pour elle qui a grandi à Marrakech, les *chikhates* ont toujours été un moteur créatif : «Elles ont été ma première porte d'entrée dans le monde artistique. Peche déjà, elles me fascinaient avec leurs parfums, leurs rouges à lèvres



qui, au Maroc, est encore synonyme de mise au ban. PHOTO MARISON VALERIE

vres, leurs bijoux, leur liberté. J'ai toujours su que, lorsque je me sentais enfin prête à porter des projets, ce serait avec elles que je travaillerais.»

#### «DES FEMMES QUI ONT PRIS LE POUVOIR»

Après avoir mené une carrière de danseuse orientale, dès ses 15 ans, dans le milieu de la nuit marakéchi, après avoir croisé plus tard en France, le chemin des chorégraphes Mathilde Monnier ou Boris Charmatz, travaillé en collectif et cofondé les Rencontres chorégraphiques de Marrakech, Bouchra Ouizguen est donc partie sillonner le pays pendant qua-

tre ans à la rencontre des figures de son enfance, ces danseuses admirées dont la tradition se transforme actuellement, sous l'effet d'internet en particulier.

Elle parle de ces femmes comme des «punks», des «chefs de tribu». «Ce sont des femmes qui ont pris le pouvoir, elles ne sont pas de celles qui se victimisent, s'infantilisent, passent leur temps à chialer sans bouger», explique Bouchra Ouizguen, une artiste réputée «dure», «intransigeante», qui ne s'est jamais affirmée «elle, sentue restreinte dans son travail». «Parlez-leur d'oppression, elles vous riront au nez. Ottof célèbre leur liberté et leur puissance.»

La clé qu'elle a dû trouver pour atteindre la qualité, ça a été la patience. «Des années de rencontres, de discussion, d'échange, de maturation» avant d'imaginer ensemble *Madame Plaza* (2009), *Ilia I* (2012) ou *Corbeaux* (2015), une chorégraphie pour dix-sept femmes au bord de la transe «pièces aujourd'hui applaudies dans les plus grands festivals internationaux». «Jean-Paul Montanari, le directeur de Montpellier Danse, ndr», m'avait sollicitée il y a quelques années, explique la jeune artiste. Je n'étais pas prête. J'ai pris le risque d'attendre. J'avais peur de dénaturer ce qu'elles sont, de me servir d'elles, même inconsciemment.» Aujourd'hui, toutes sont associées aux pro-

blématiques de production et de diffusion de la compagnie O. Ensemble, elles rêvent d'un centre d'art à Marrakech, un lieu de formation, de production et de diffusion de cinéma, de théâtre et de danse. Une autre façon de prendre le pouvoir. ◀

#### OTTOF BOUCHRA QUIZGUEN

a été présentée les 25 et 26 juin au festival Montpellier Danse. Du 16 au 20 septembre au Festival d'automne à Paris. Centre Prémédou les 11 et 12 septembre au festival La Bête à Genève, en mai 2016 au Kunster Festival/DesArts à Bruxelles.

### > Gindou Rencontres sur grand écran

Rendez-vous obligé des amateurs de cinéma d'auteur : la (toute) petite commune de Gindou, dans le Lot, et ses Rencontres Cinéma, parrainées pour cette 31<sup>e</sup> édition par le producteur portugais Paulo Branco. Voici l'homme de tous les records : il a produit depuis le début de sa carrière plus de 270 œuvres et compte le plus grand nombre de films sélectionnés à Cannes et ayant concouru pour la Palme d'Or. Défenseur de premier plan du cinéma d'auteur, il a lancé maints jeunes réalisateurs devenus depuis des cinéastes de premier plan, et a notamment collaboré avec Raul Ruiz et Manoel de Oliveira. À savourer, un samedi d'ouverture intégralement consacré à ses films, sous les étoiles (le festival est doté d'un Cinéma de verdure planté en plein champ) ou au Louxor, une salle éphémère de 300 places. Mais le festival, c'est aussi la sélection singulière des « Vagabondages », dont bon nombre d'avant-premières, et, côté patrimoine cinématographique, une programmation concoctée par la Cinémathèque de Toulouse et les Archives françaises du film. Le tout ponctué de « Tchatches », rencontres entre les invités et le public. **Gindou Cinéma** Le Bourg 46250 Gindou Tél. : 05 65 22 89 99 [www.gindoucinema.org](http://www.gindoucinema.org)  
**Du 22 au 29 août**

### > Paris Alep Point Zéro

Les expositions-témoignages dédiées au drame syrien se succèdent ; citons entre autres, pour les plus récentes, celle de « Caesar », ce photographe déserteur de l'armée syrienne et ses clichés horribles, au musée de l'Holocauste à Washington, « L'art en marche, artistes syriens d'aujourd'hui » à Cénon (Gironde), ou encore Ammar Abd Rabbo et son expo « A elles Eux Paix » (ALEP) montrée à Paris puis à Alençon. C'est aujourd'hui au tour de la Maison des journalistes avec « Alep Point

Zéro », soit quelque 75 clichés du photjournaliste Muzaffar Salman, né à Homs en 1976. Point Zéro, c'est le nom donné à l'espace constitué par les centaines de maisons alépiennes réunies par des trous creusés dans leurs murs pour passer de l'une à l'autre sans crainte des snipers. « *Un espace unique, explique-t-il, où, pour la première fois depuis quarante ans, se sont rassemblés des Syriens de tout le pays afin de protéger leurs biens et empêcher leurs femmes et leurs enfants d'être arrêtés et torturés.* » Muzaffar Salman, réfugié en France depuis 2014, a été accueilli par la Maison des journalistes. Ses photographies insolites, au plus près d'une ville qui combat le chaos, nous donnent à voir tout une humanité « *qui beauté a bien plus qu'humaine.* »

**La Maison des journalistes** 35, rue Cauchy 75015 Tél. 01 40 60 04 06 [www.maisondesjournalistes.org](http://www.maisondesjournalistes.org)  
**Jusqu'au 15 septembre**

### > Paris (2) Fourmis d'automne

Depuis sa création en 1972, le Festival d'Automne à Paris demeure imperturbablement « à la proue du temps, pluridisciplinaire, international et nomade », et nous offre chaque année une moisson de créations audacieuses. Le dernier spectacle de la chorégraphe marocaine Bouhra Ouizguen, l'inclassable *Ottof* – « fourmi » en langue berbère – a donc toute sa place au programme de cette 43<sup>e</sup> édition. Après *Madame Plaza* et *Ha!* (à l'IMA fin 2014), on y retrouve les Aïtas chères à la chorégraphe, ces reines de la fête enracinées dans la culture marocaine, œuvrant en artistes accomplies – elles conjuguent travail sur le corps, le chant, la langue – à « *porter leur propre tâche et en même temps à faire œuvre commune au sein d'un groupe* », explique la chorégraphe. Une création « *sans complexe* » et susceptible de « *déjouer les attentes* ». « *Je me soucie assez peu de la forme que cela prend. Ce qui*

*est important, c'est d'avoir un élan libre...* » Nous voici prévenus !

**Centre Georges-Pompidou** 75004 Paris – [www.festival-automne.com](http://www.festival-automne.com)  
**Du 16 au 20 septembre**

### > Paris (3) Tragédie grecque

Toujours au programme du Festival d'Automne, cet autre ovni artistique emmené par les auteurs-acteurs Daria Deflorian et Antonio Tagliarini : *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* (« Nous partons pour ne plus vous donner de soucis »), inspiré d'un roman de Petros Markaris (Athènes, 2010). Sur scène, dans un décor dénudé, à partir d'une lettre rédigée par quatre retraitées grecques qui ont décidé de se suicider pour le « bien du pays », ils sont quatre (dont les deux auteurs) à proposer une variation sur des vies broyées par le système, et par-delà, à interroger leur condition d'artistes dans le contexte d'une Grèce en crise. Toutes fictives qu'elles soient, ces quatre femmes nous forcent à regarder notre monde tel qu'il est... À voir également, des mêmes, une seconde série de variations (*Reality*, du 30 septembre au 11 octobre), qui nous confronte avec l'histoire de la Pologne. **Théâtre de la Colline** 15, rue Malte-Brun 75020 Paris [www.festival-automne.com](http://www.festival-automne.com)  
**Du 18 au 27 septembre**

### > Bruxelles La « Souvenance » d'Anouar Brahem

Six ans après *The Astounding Eyes Of Rita* (cf. *Qantara* n° 74), le 'oudiste Anouar Brahem nous est revenu avec un nouvel opus, *Souvenance* ; le palais des Beaux-Arts de Bruxelles l'accueille pour l'occasion. Sur scène, le « maître enchanteur », toujours à la croisée du jazz, du classique et de la tradition arabe, fera dialoguer sa formation coutumière : 'oud, piano, clarinette basse et basse, avec un orchestre à cordes, en l'occurrence celles de l'Orchestre royal de chambre de Wallonie (dir. Frank Braley). Le

propos d'Anouar Brahem : exposer la « *synthèse esthétique de quinze années d'expérimentation en quête d'un authentique "terrain d'entente" entre Orient et Occident, et une réponse décalée, personnelle et méditative aux événements survenus début 2011 en Tunisie* ». Les plus impatients pourront aller écouter l'artiste dès le 12 septembre au Trianon (80, bd de Rochechouart à Paris 18<sup>e</sup>), où il se produira dans le cadre du Festival d'Île-de-France avec l'Orchestre national du même nom. **Palais des Beaux-Arts** Rue Ravenstein, 23 1000 Bruxelles Tél. (00 32) 2 507 82 00 [www.bozar.be](http://www.bozar.be) **Le 21 octobre**

### > Ile-de-France Grand écart musical

Le festival d'Île-de-France, véritable jeu de piste culturelle à travers la région francilienne et ses plus beaux lieux, fait cette année la part belle à la culture orientale. Le 6 septembre, le domaine de Villarcieux (95710 Chaussy) accueillera près de cinquante artistes pour un spectacle festif : « Maroc, terre d'aventures ». Des rythmes de la *dakka roudania* de Taroudant aux mélodies arabo-andalouses de Zainab Afailal (et l'orchestre de Tétouan) en passant par la prose du rappeur casablancais Mobydick, une journée riche en sonorités, que Najat Aâtabou clôturera avec son populaire chaâbi. Dans un genre radicalement différent – et pour tout dire nettement plus cérébral – se déroulera le 10 octobre, à l'auditorium Jean-Pierre Miquel de Vincennes, la première de *Traverser* du compositeur libanais Ziad Moulhaka. « *L'on voyagera entre chants et récitation, à deux voix, celle de la soprano Amel Brahim-Djelloul (sur scène avec l'ensemble Mezweïj, le quatuor de Moulhaka) et celle, enregistrée, du poète Adonis [...] en un parcours poétique explorant la violence, la tradition, la langue.* » **Festival d'Île-de-France** Programme complet sur [www.festival-idf.fr](http://www.festival-idf.fr)  
**Du 6 septembre au 11 octobre**

## Les Inrocks – 4 juillet 2015

### On y était, on vous raconte : le festival Montpellier Danse (première semaine)

Soufflant le chaud et le froid, le festival Montpellier Danse a tenu son rang. Compte-rendu de la première semaine.

On en aura vu de toutes les couleurs une semaine durant entre Corum, Opéra ou Agora. De la danse qui danse – Le Ballet National de Marseille, version Emio Greco ou Rachid Ouramdane -, de la danse qui pense – La Batsheva – ou simplement de la danse qui touche au cœur.

Dans cette dernière catégorie on rangera [Bouchra Ouizguen](#) et ses amazones d'un autre âge. Elles ont pour prénom Fatna ou Halima, ont passé leur vie à chanter et à danser dans des cabarets loin des regards et se retrouvent embarquées avec ces nouvelles aventures chorégraphiques dans le sillage de Bouchra Ouizguen. *Ottof* est malpoli, avec ses seins que l'on tripote, ses hymnes à l'amour et ses courses folles. Mais il y a tellement de vérité dans cette pièce qui n'est pas sans défaut que l'on sort de là simplement transformé. On devrait conseiller *Ottof* aux déçus de tout poil.

[Montpellier danse](#) jusqu'au 9 juillet

*Belle d'hier*, Phia Ménard, au [Théâtre de la Ville](#) Paris, du 3 au 9 octobre puis en tournée

*Ottof*, Bouchra Ouizguen, [Festival d'automne à Paris, Centre Pompidou](#) Paris, du 16 au 20 septembre

# MOISSON D'AUTOMNE

C'EST PARTI POUR QUATRE MOIS ! DES ARTISTES VENUS DU MONDE ENTIER SE PRODUISENT À PARIS ET EN ÎLE-DE-FRANCE. LE FESTIVAL D'AUTOMNE S'ANNONCE JOUISSIF. QUI FERA CHAVIRER LA SAISON ?

PAR THOMAS JEAN



La Convention de marionnettes de Gisèle Vienne



« You Are my Destiny (La Strada di Lucrezia) », d'Angelica Liddell



« Models Never Talk », d'Olivier Saillard

« Indragas », de Jonathan Chetail

3 71 65 1 56 8 3 0 4 2 6 5 0 2 5 7 4 6 e 4 8 7 0 8 3 5 4 3 2 3 9 3 9 5 7 6 8 1 4 5 6 8

## CULTURE

Etel Adnan, peintre/auteur nonagénaire de Beyrouth, et Hana Schygulla, muse de Fassbinder, croiseront leurs souvenirs de guerre le temps à une unique soirée. Chic et historique !

### DES CORÉENNES PERCHÉES

Année France-Corée oblige, tous les gourous de Séoul débarquent à Paris. Très haut dans la sagesse, nommée à bas « Trésor national vivant », la chamane Kim Kum-hwo nous convie à un rituel musical qui bruisse d'esprits de tout poil. La chorégraphe Eun-Me Ahn, elle, n'aime rien tant qu'ausculter les corps de ses concitoyens. Elle en tire trois pièces générationnelles ébouriffantes dont notre préférée, « Dancing Grandmothers », là : sautiller des mamies sur fond de techno hypnotique. Pays du matin calme ? Plus tôt des soirées folles, ou !

### DES INTELLOS RADICALES

Elle tire les ficelles d'un monde de marionnettes, de poupées, de masques. Elle confronte des êtres de chair et de plastique. Au fin fond du Kentucky, Gisèle Vienne s'est rendue l'an dernier à une convention de vatriques : matière première d'une nouvelle création, scénarisée au cordeau par l'écrivain Dennis Cooper et peuplée d'étrangetés vocales. Plus tempêteuse, la madrilène Angélica Liddell, fille de militaire, mixe autofiction et classiques littéraires pour mieux hurler ses colères anti-phalocrates. Ça donne, cette année, une pièce de violence et d'amour où résonnent Bach, Bergman et la Bible. Un peu de répit ? L'immense Anne Teresa De Keersmaeker donne corps, avec le minimalisme qu'on lui connaît, à la langue de Rilke : la beauté du geste, littérairement.

### DES REINES CONTEMPORAINES

Elles sont rares, les compositrices, à percer dans la musique contemporaine. Parmi elles, il y a la Coréenne Unsuk Chin avec ses emballements de rythmes, ses mélodies qui partent en vrille et ses colères sourdains. Ses concertos ? Des orages de délicatesse ! Comptez encore sur l'Autrichienne Olga Neuwirth, avec son œuvre inspirée de Melville, pour vous tourbillonner longtemps dans l'oreille. Ses partitions distillent des voix portées, des sons d'ordinateurs, des percussions chaotiques. Elles nous peignent des paysages sonores dans lesquels on voudrait se noyer. Même Pierre Boulez adhère à 100% !

### DES POINTURES NEW-YORKAISES

Certes, Trisha Brown, Steve Paxton et Lucinda Childs, figures du New York des sixties, sont à l'affiche et l'on adore encore leur génie de



« Choral », de Bouchra Quizgen



« Oedipus der Tyrann », de Romeo Castellucci

l'épore. Mais si on lorgnait un peu la relève ? Moins rigoristes que leurs aînés, les quadras Miguel Guierrez et Faye Driscoll ont une idée plus politique et introspective de la danse. Le premier, en robe de mariée ou juste au corps fleuri, questionne sa vie de bohème, ses rêves de gloire avortés, sa sexualité, à travers « Age and Beauty » : un grand show queer qui vous éblouit sans paillettes. La seconde enchevêtre savamment les jambes et bustes de ses danseurs, invite le spectateur à trouver sa place dans ce corps collectif. Jolie manière de travailler, en sous-texte, l'idée de communauté et de vivre-ensemble.

### DES TRENTENAIRES À SUIVRE

À ces deux-là, on prédit de prochaines explosions. Jonathan Châtel, franco-norvégien de 36 ans qui retraduit Ibsen à ses heures, n'a pas peur des monuments. Il s'attaque ici à Strindberg, l'autre grand Scandinave, qui a fait de sa crise d'inspiration un chef-d'œuvre dramatique — « Le Chemin de Damas », durée : dix heures, dont Châtel ne retient que la première partie. La lumière est crue, la scénographie sobre, histoire de laisser au texte et aux quatre acteurs tout le loisir d'éclater. Quant à la chorégraphe Bouchra Quizgen, ex-danseuse orientale, elle puise dans le patrimoine gestuel dans les voix, les chants, les fêtes du Sud marocain pour composer de géniales symphonies des corps.

FESTIVAL D'AUTOMNE, du 9 septembre au 31 décembre, Paris. Programme sur festival-automne.com



« Dancing, Middle-Aged Men », de Eun-Me Ahn.

### DES MONSTRES SACRÉS

Coup de poing... Le théâtre de ces deux grands-là n'est pas fait pour les tièdes. Qu'il s'agit de heurter, l'un et l'autre, les pudibonderies intégristes. Et pourtant, rien de plus sidérant que les pièces, façon tableaux en mouvement, de Romeo Castellucci. Qu'il monte un texte de Hölderlin, lui-même inspiré de Sophocle qu'il revisite « L'Oresteie » d'Eschyle, où trône une merveilleuse Clytemnestre en surpoids, ou qu'il fasse une fable sanguine autour des frises du Parthénon, ses trois spectacles au programme nous promettent des fulgurances hantées par la Grèce. Quant à Rodrigo Garcia, avec son esthétique trash et ses salves anticapitalistes, il nous concocte une pièce-quatour disséquant les travers de la vie urbaine. Pas très fardé ? Ce serait oublier que notre rebelle libère est un pro du rire jaune.

### DES PERFORMERS HAUTE COUTURE

Avec sa copine Tilda Swinton jouant les modèles, il a inventé des happenings qui détotaient la mode : « Qu'est-ce qu'un vêtement, un vestiaire, une allure ? » s'interrogeait Olivier Saillard, tête pensante du Palais Galliera. Cette année, il met en scène sept actrices-mannequins qui nous racontent leurs habits fantômes, ces robes, ces manteaux qui drapent leur mémoire. Ou comment habiller les femmes avec des mots. Des femmes d'illures et de mots précieux, en voilà d'autres

## La Terrasse – septembre 2015

CENTRE POMPIDOU  
CHOR. BOUCHRA QUIZGUEN

### OTTOF

**Madame Plaza les a déjà liées, et la chorégraphe Bouchra Quizguen continue sans relâche son travail avec ses performeuses issues de la tradition des Aïtas.**



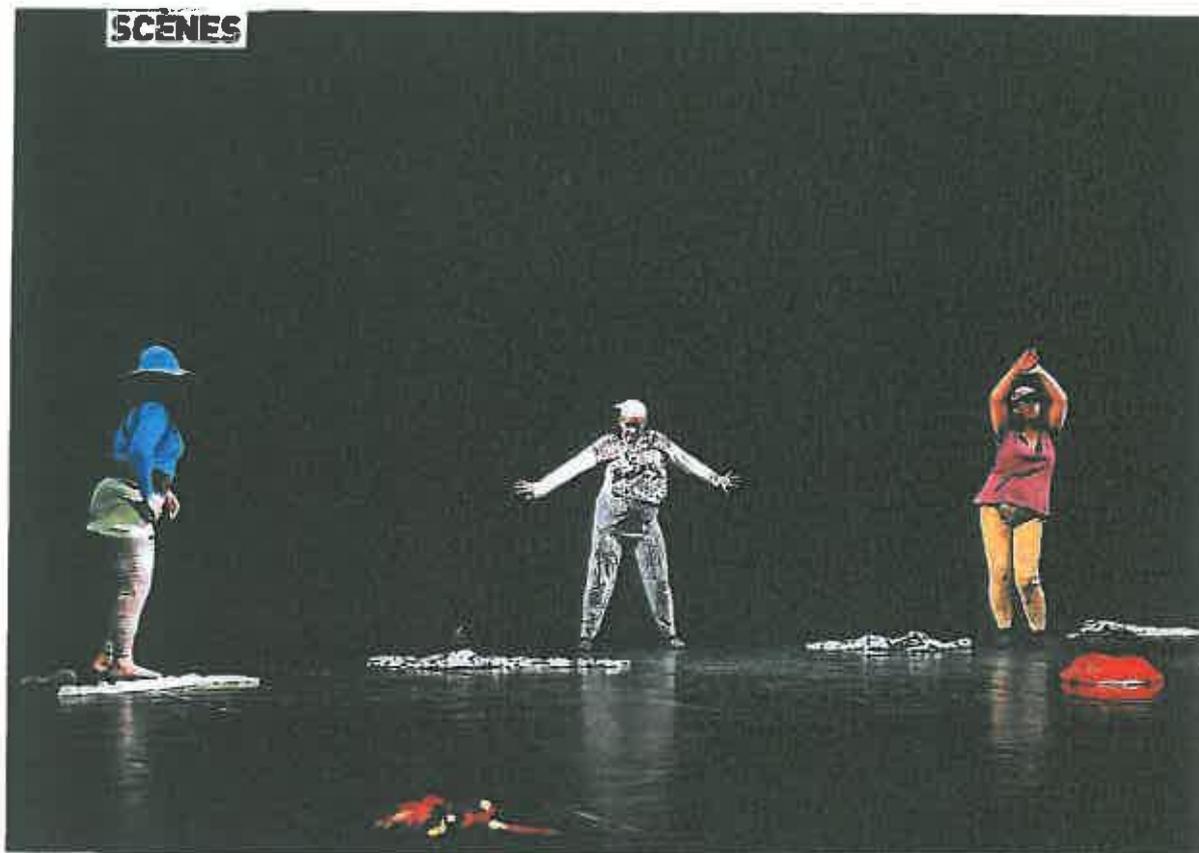
© Maigot Valeur

**Ottot, la nouvelle pièce de la marocaine Bouchra Quizguen.**

Chanteuses et danseuses, proches du cabaret, présentes dans les fêtes et mariages, les Aïtas sont des femmes à part dans la culture marocaine. Depuis sept ans, Bouchra Quizguen travaille sans relâche avec un groupe d'entre elles, aujourd'hui au nombre de seize. Passant d'une culture populaire à des dispositifs scéniques occidentaux et contemporains, d'une image culturelle de la femme à une représentation spectaculaire portée par l'interprète, le grand écart que produit son travail a de quoi interroger. Souvent, elle convoque le rite, la répétition, happe le spectateur, déjà bousculé par ces présences extra-ordinaires. *Ottot*, qui signifie fourmi en berbère, ne déroge pas à ces processus, et pousse encore plus loin l'aventure humaine de ces « ouvrières », au nombre de quatre autour de Bouchra. Place à un cérémoniel d'un nouveau genre, amorçant la puissance des corps dans une explosion finale. **N. Yakel**

**Centre Pompidou, place Georges-Pompidou,  
75004 Paris. Du 16 au 20 septembre 2015  
à 20h30, le dimanche à 17h. Tél. 01 53 45 17 17.**

SCÈNES



## LE CABARET D'AMOUR DE BOUCHRA OUIZGUEN

La nouvelle création de Bouchra Ouizguen s'est faite discrète, lors de son passage cet été à Montpellier Danse. Horaire difficile, concurrence des compagnies stars ? Elle s'offre heureusement une seconde chance en septembre au Centre Pompidou, dans une salle qui a déjà su en apprécier les énergies concentrées. *Ottof*, qui veut dire fourmière en berbère, inaugure donc le très attendu Festival d'automne. La pièce (pour quatre interprètes) poursuit le travail entrepris par la chorégraphe marocaine depuis son fameux *Madame Plaza* en 2009. Non pas une suite – car il n'y a pas vraiment d'histoire –, mais une même matière, une pâte ultra nutritive pétrie avec vigueur et persévérance. Sur scène, on retrouve les complices de toujours : ces danseuses et chanteuses de cabaret

marocaines (les *chikhates*, rejetées par la « bonne » société), rencontrées il y a plus de dix ans et embarquées dans une aventure chorégraphique au long cours. Le sujet de *Ottof* : l'amour (ou plus exactement cet « enfoiré » d'amour). Le décor : les lumières d'Éric Wurtz qui suffisent à créer des mondes et s'effacent, intrépidement, avec l'obscurité. La bande-son : une fugue du Polonais Lutoslawski. Le reste est affaire d'imagination. Est-on à la campagne (si on en croit les tenues traditionnelles) ; est-on dans une boîte de nuit – les corps s'électrisent, cheveux lâchés, sur du Nina Simone ? L'important se cherche ailleurs. Dans ces bassins qui se libèrent (qui s'insurgent). Dans ces présences intenses, brutales, sensuelles. Dans ces lenteurs épaisses auxquelles s'arrachent

de subtiles accélérations. Trances. Épuisements joyeux. Cris et chuchotements. Rires, danse, chant : la même pâte qu'on malaxe. L'amour emporte, ancre dans le sol, use. Les voix de miel s'épicent d'amertume. « Je le tiens dans ma main [l'amour] avec mes dents, je le lèche », dit Fatéma. Ici, on n'aime pas – on ne vit pas – à moitié ; on donne tout, on ose tout : les postures, les rythmes, les trajectoires, les silences, et on entraîne le spectateur avec soi.

— CÉLINE PIETRE

Bouchra Ouizguen,  
*Ottof* 2015.  
© Photo : Margo Valour



Quoi ?

Madame Plaza

Où ?

Centre Pompidou

Quand ?

du 15 au 20 septembre 2015

Comment ?

www.montpellierdanse.com

## Ball room – septembre/novembre 2015



OTTOF

### Bouchra Ouizguen

L'art de la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen est un art du temps; de vivre. Temps dépensé sans compter, à l'orée de Marrakech, depuis que cette artiste contemporaine (formée auprès de Mathilde Monnier et Boris Charmatz), forge son travail à partir de son univers d'origine. Elle-même danseuse orientale, Bouchra Ouizguen tisse une patiente relation avec des *chikhates*: quatre femmes, chanteuses plus que danseuses, dans la tradition du cabaret et des noces. Elles ont plus de 50 ans, et 60. Fortes tronches. Des silhouettes aussi. Abrasives. Avec de l'amplitude et du cabossé, ces femmes adulées et rejetées à la fois, n'ont sans doute pas reçu que des cadeaux. Mais n'allons pas voir des victimes. Plutôt des volcans, éructant leur liberté. Au sens narratif conventionnel, il se passe peu de choses dans *Ottotof*, pièce qui réunit ces femmes pendant une heure et demi. Mais au sens de l'art-performance, il se passe une situation de présence à haute intensité, et actions directes ouvertes sur le public. Tout commence très lentement. Regards fixés. Pénombre réservée. Comme pour faire connaissance. En pleine canicule, ces dames sont lourdement et gauchement vêtues (façon parkas). Elles se déferont de ces gangues. En criant. En riant. En parlant beaucoup (en arabe). Leur dynamique a la rage de vivre, avec de grandes courses. Leurs gestes, des fraîcheurs érotiques populaires, où les seins s'agitent réjouis, les bassins tanguent. Tout cela infiniment simple. Stupéfiant à la fois; un chapelet d'audaces assurées qui disent enfin pourquoi monter sur une scène. Bouchra Ouizguen avait fait découvrir ces femmes dans *Madame Plaza*, un coup d'éclat et de nouveauté. *Ha!* marqua ensuite un approfondissement. A présent *Ottotof* vient confirmer. Et après? Car c'est bien en position d'occidental qu'on regarde ces femmes; parfois en craignant de frôler un exotisme, si le spectacle d'elles-mêmes pour ce qu'elles sont n'en vient à se dépasser dans un propos qui nous dépasse.

#### **Prochaines représentations:**

Du 16 au 20 octobre 2015, Centre Pompidou, Paris.

Gérard Mayen

Code couleur – septembre/décembre 2015

■ DANSE

## **OTTOF BOUCHRA QUIZGUEN / COMPAGNIE O**

**16, 17, 18, 19 SEPTEMBRE, 20H30 / 20 SEPTEMBRE, 17H, GRANDE SALLE**

Dans *Ottotof* – « les fourmis » en berbère –, les paroles et les gestes sont « les réservoirs et les échos des violences à transformer ». Pour ce nouvel opus, Bouchra Quizguen réunit quatre femmes qui ont déjà participé à ses œuvres *Madame Plaza*, *Ha /* et *Les corbeaux*. À cinq sur le plateau, elles explorent avec leurs mots et leur corps ce quotidien qui touche à leurs droits. Bouchra Quizguen « ne danse pas pour rien ». La chorégraphe marocaine, qui vit et travaille à Marrakech, réunit donc, le temps d'un spectacle, « ces fourmis à l'œuvre au quotidien » pour mener un travail artistique engagé, ancré à la fois dans le présent et dans la culture de son pays. X  
Avec le Festival d'Automne à Paris / [www.festival-automne.com](http://www.festival-automne.com)



Miriam Blass

## mesdames rêvent

La chorégraphe marocaine **Bouchra Ouizguen** revient avec *Ottof*, dont les quatre danseuses habiteront l'espace et le temps en toute liberté.

**C**est une vision inquirète et sublime. Une femme dans un rayon de lumière qui, peu à peu, offre son profil puis finit face à la salle les yeux exorbités. *Ottof*, la nouvelle création de la Marocaine Bouchra Ouizguen, s'affranchit des formats habituels, étirant le temps à l'image

de cette séquence d'ouverture à la lenteur étudiée. La chorégraphe réunit une fois de plus sa troupe de danse : Kabtoura Aït Ben Hmiad, El Hanna Fatéma, Halima Selmoudi et Fatna Ibn El Khatyb. Elle les a enveloppées de voiles et de jupeons qu'elles finissent par jeter aux yeux de tous dans une transe lubéreuse.

Corps plié, geste figé, *Ottof* est un tableau de maître. Et puis, survient ce monologue en arabe avec quelques bribes de français : "Mon amour, chéri, je t'aime". Entre délire et aveu. Jusqu'à ce que toutes les cinq (Bouchra comprise) frissonnent dans un mouvement complice, les unes aux pieds des autres, Piétas improbables dans leurs drapés.

*Ottof* va ainsi, de cassure en accélération. Il part dans tous les sens y compris dans le théâtre. C'est un courant d'air. Et de générosité. Parfois, il nous échappe. Le rythme alors s'en ressent, comme lorsque les interprètes se movent en gamines sur l'air de *My Baby Just Care for Me*, tube de Nina Simone. En régie, Bouchra Ouizguen danse.

Née à Quarzazate, ayant passé une partie de son enfance en France, la chorégraphe a étudié la danse orientale en tant que soliste. Elle est également à l'origine des Rencontres chorégraphiques de Marrakech et d'Anania, première compagnie de danse contemporaine dans son pays, avec Taoufik Izeddou et Saïd Aït El Moumen.

Le processus chorégraphique de Bouchra Ouizguen est enraciné dans la culture *beïdia*. Surinont, elle s'est

constituée une famille de théâtre avec ses "ouvrières" à la ville comme à la scène. "De nos liens les plus intimes à nos sœurs, à la mort, nous savons qu'au moment où nous choisissons de les raconter, c'est par et au-delà de nous que le geste, la parole servent", affirme-t-elle.

*Ottof* n'a peut-être pas la séduction facile de *Madame Plaza* qui révéla la jeune artiste ou la force abrupte de *Ha!*, mais dans ses plis et ses replis, il y a un manifesto féminin (la chorégraphe préfère ce terme à celui de "féministe") qui montre des corps épris de liberté. Dans une adresse au public, Halima parle de la chance : "Même si vous me voyez comme ça, belle, élégante, j'ai pas de chance, peu importe ce que je fais". *Zhar*, c'est le mot en arabe, il semble d'évaler sa gorge, éciabousser le premier rang comme un sanglot ou un éclat de rire.

*Ottof*, dans ces moments-là, est le plus beau des hymnes à la vie. Ce spectacle fin foilet se termine par un chant, des voix rauques. Une bougie que l'on tend, une étoile que l'on suit. La chance peut-être. **Philippe Noisette**

1. Du pays l'expression dotée d'une forte connotation affective)

### **Ottof**

direction artistique de Bouchra Ouizguen, du 16 au 20 septembre au Centre Pompidou, Paris IV, tél. 01 44 78 12 33, [www.centrepompidou.fr](http://www.centrepompidou.fr)

Festival d'Automne à Paris tél. 01 53 45 17 17, [www.festival-dautomne.com](http://www.festival-dautomne.com)

Trois couleurs – 9 septembre au 6 octobre 2015



Dancing Grandmothers

DANSE

# Ottof / Dancing Grandmothers

Loïn des clichés qui animent encore le milieu de la danse (une discipline pour muscles jeunes, glorieux, aseptisés), deux chorégraphes auscultent le passage du temps sur les corps d'interprètes âgés.

PAR ÈVE BEAUVALLÉ

« À peu de chose près, la situation faite aux vieux par notre XIX<sup>e</sup> siècle ne serait pas sans rappeler celle des femmes au XIX<sup>e</sup> (siècle). le droit de vote en plus [...] Ces sans-voix font leurs petites affaires en marge, collectivement transparents, comme jadis les femmes au foyer. » On n'a pas pu vérifier combien d'artistes avaient lu le diagnostic établi par l'universitaire français Régis Debray dans son corrosif *Plan vermeil Modeste proposition* (Gallimard, 2004), mais nombre d'entre eux semblent en tout cas avoir réagi à ce constat en multipliant et diversifiant les représentations de corps d'un âge avancé. Sur les plateaux, le phénomène est flagrant : vingt-cinq personnes âgées de 60 à 90 ans pour *Le Sacre du printemps* chorégraphié par Thierry Thieü Niang et Jean-Pierre Mouïères en 2011 ; des personnes âgées encore, spécialement sélectionnées pour les chorégraphies de Mathilde Monnier (*City Maquette*, en 2009) ou du jeune collectif (LA)HORDE (*Void Island*, en 2014). En ce début de saison, deux créations originales présentées dans le cadre du Festival d'automne à Paris jouent elles aussi avec les valeurs attribuées à la vieillesse, avec l'esthétique, le rythme et les

attentes liées aux corps « âgés ». La première, *Ottof* (une pièce minimaliste, hypnotique, qui a troublé les spectateurs du festival Montpellier Danse cet été), est née d'un dialogue que la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen nourrit depuis des années avec des *chikhates* à la retraite (des danseuses et chanteuses populaires) âgées de 52 à 65 ans. La seconde, *Dancing Grandmothers*, est le fruit d'un travail documentaire mené par la chorégraphe sud-coréenne Eun-Me Ahn et participe d'une trilogie à caractère anthropologique (les deux autres volets de cet œuvre sont intitulés *Teen Teen* et *Middle Aged Men*) inviter des grands-mères sud-coréennes à se remémorer les tubes de leur jeunesse et les gestes qui leur sont liés. Soit deux façons d'interroger la mémoire des corps et les traces du temps, loin des représentations esthétiquement correctes généralement privilégiées par le marketing senior. ●

*Ottof* de Bouchra Ouizguen,  
du 16 au 20 septembre (Festival d'automne à Paris)

*Dancing Grandmothers* d'Eun-Me Ahn,  
du 25 au 27 septembre au Théâtre de la Ville  
(Festival d'automne à Paris)





## Artistik Rezo – 9 septembre 2015



### Les indomptables chorégraphes du Festival d'Automne 2015

**Le 9 septembre 2015**

**Par Thomas HAHN**

**Non, le plus grand festival de l'année n'est pas celui d'Avignon. C'est le Festival d'Automne qui assure une partie importante de la programmation parisienne, de septembre à janvier, dans quarante lieux intra- et extra-muros. Au sein de cette abondance, la danse se montre sous toutes ses coutures. Et surtout, elle sort ses griffes!**

**Si le label du festival est prestigieux, c'est qu'il présente inmanquablement des vedettes, comme en 2015 Anne Teresa De Keersmaeker, Lucinda Childs et Romeo Castellucci. Mais plus encore, le directeur artistique Emmanuel Demarcy-Mota et son équipe (citons surtout Marie Collin pour le théâtre, la danse et les arts plastiques) cherchent à présenter des chorégraphes qui surprennent, dérangent, osent et qui ont déjà conquis un public explorateur, mais peut-être pas encore celui du Festival d'Automne. Des artistes pour lesquels la création chorégraphique représente un engagement radical, un enjeu politique au sens noble du terme.**

**En septembre: Bouchra Ouizgen, Nadia Beugré, Eun-mi Ahn**

**En septembre: Bouchra Ouizgen, Nadia Beugré, Eun-mi Ahn**



"Ottof" de Bouchra Ouizgen est une pièce puissante et libératoire, d'une étoffe toute particulière. Avec une force contagieuse, ces femmes berbères nous parlent d'enjeux majeurs de leurs vies d'épouses et de mères. Ces Marocaines "normales" sont devenues artistes, d'abord de cabaret, ensuite dans l'avant-garde occidentale. Sauf qu'elles n'ont jamais perdu le lien avec la réalité de la vie de Mme tout-le-monde.

Guidées par Ouizgen, elles ont conquis une nouvelle fierté et défient les normes du spectacle occidental. C'est dans leur vérité qu'elles se révèlent et nous surprennent. Chapeau bleu, casquette de baseball. La transformation est totale. Nina Simone à la fin, pour leur permettre de danser leur libération. "Ottof": Les fourmis. Celles qui, infatigables, peuvent faire plier des dictatures par leur travail acharné, jour par jour. En dansant, en chantant. (Centre Pompidou, 16-20 septembre)

Pas moins agitatrice, pas moins investie dans la cause de la libération de la femme en Afrique: Nadia Beugré. "Legacy", son duo avec Hanna Hedman, et renforcé par une poignée de femmes aux horizons très divers, renvoie à un legs culturel particulier, les marches des femmes africaines pour leurs droits civiques. Aussi, les interprètes de "Legacy" courent, courent, courent... (Théâtre de la Cité Internationale, 28 septembre - 2 octobre)

Dans son solo "Quartiers Libres", Beugré met en scène sa propre conquête de la liberté à circuler dans l'espace public. Et elle montre sa liberté d'artiste qu'elle résume en se revendiquant autodidacte en matière de technique de danse: "Je n'ai pas été formée et ça ne me manque pas, parce que je crois que la danse est la vie elle-même." (Le Tarmac, 14-17 octobre)

(...)

O magazine – 10 septembre 2015

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS – SEPTEMBRE



FESTIVAL  
D'AUTOMNE  
À PARIS

44<sup>e</sup> édition

*Musique, théâtre, cinéma, danse, arts plastiques, performances : tous ces arts sont présents au Festival d'Automne. Son ample ouverture aux artistes du monde a fondé sa singularité. Quarante lieux de Paris et de sa région sont associés à cette nouvelle édition, qui développe de nouvelles collaborations avec plus de cinquante propositions venues du monde entier.*

O magazine a réuni pour vous les manifestations du mois de septembre :

### Ex Machina / Robert Lepage

887

9 au 17 septembre - Théâtre de la Ville

« De quoi se souvient-on au juste ? (...) Qu'est-ce qu'une identité culturelle ? » Robert Lepage explore les mécanismes de la mémoire et renoue avec le « seul en scène ». Convoquant ses souvenirs personnels, *887* n'est pas pour autant un conte autobiographique. Le récit, toujours, se mêle de considérations historiques. Années 1960. Québec, Montréal, 887 rue Murray. Dans cet immeuble, miroir d'une société à l'aube de bouleversements majeurs, le jeune Robert découvre le théâtre au détour des jeux inventés avec sa sœur. En sourdine, les premières bombes du Front de libération du Québec explosent.

### Jérôme Bel

*Gala* (2015)

17 au 20 septembre - Nanterre-Amandiers, centre dramatique national

Après *Disabled Theater* et *Cour d'honneur*, la nouvelle création de Jérôme Bel reprend la même question : comment faire entrer, dans le champ de la représentation, des individus et des corps qui en sont le plus souvent exclus ? Pour ce faire, Jérôme Bel est parti du plus « commun » de l'expérience théâtrale : le gala. Mélangant professionnels et amateurs, il le détourne afin de parcourir des styles, des fragments d'histoire, et dresser l'inventaire d'une danse « sans qualités », révélant autant de rapports singuliers au mouvement et à la voix.

### Bouchra Ouizguen

*OTTOF*

16 au 20 septembre - Centre Pompidou

Pour la chorégraphe Bouchra Ouizguen, « tout tient aux interprètes. (...) Elles sont dotées d'un formidable potentiel d'impertinence sur scène, de liberté ». Dans *OTTOF*, sa dernière création, « son geste, précis, est somptueux : construire une forme plastique radicale, aride, et y lâcher la puissance de feu de ces corps féminins populaires, âgés, sexués, déairants, bruyamment subversifs. » Ève Beauvallet in *Libération*

### Eun-Me Ahn

*Dancing Teen Teen*

23 au 25 septembre - Théâtre de la Ville

*Dancing Grandmothers*

27 au 29 septembre - Théâtre de la Ville

8 octobre - Espace Michel Simon / Noisy-le-Grand

10 octobre - Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, Scène nationale

Les trois pièces d'Eun-Me Ahn donnent la parole à plusieurs générations de Coréens et dressent le portrait des mutations traversées par cette société sous la forme d'une trilogie dansée. Autrement dit, à travers l'histoire des corps.

### Collectif In Vitro - Julie Beliquet

*Catherine et Christian (fin de partie)*

24 septembre au 16 octobre - Théâtre Gérard Philipe, CDN de Saint-Denis

Le spectacle *Catherine et Christian (fin de partie)* est la fin d'un voyage à travers les décennies. C'est l'épilogue de la fresque chorale *Des années 70 à nos jours* (*La Noce ; Derniers remords avant l'oubli ; Nous sommes seuls maintenant*), saga familiale en trois volets, signée par le Collectif In Vitro.

### Jonathan Châtel

*Andreas (d'après la première partie du Chemin de Damas d'August Strindberg)*

25 septembre au 15 octobre - La Commune CDN d'Aubervilliers

« *Le Chemin de Damas* de Strindberg interroge cette utopie : en détruisant tout, en tombant, on peut se réinventer. (...) c'est aussi un voyage intérieur et la collision d'un homme avec ses spectres. Pour changer, que faire de ces fantômes qui nous entravent ? Les conjurer ou les accueillir, se laisser hanter ? »

### Daria Deflorian / Antonio Tagliarini

*Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*

18 au 27 septembre - La Colline - théâtre national

Avec *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* (*Nous partons pour ne plus vous donner de soucis*), Daria Deflorian et Antonio Tagliarini composent deux séries de variations graves et enjouées sur des vies minuscules broyées par des systèmes socio-politiques hostiles.

Pour plus d'informations : <http://www.festival-automne.com/>

Coup de ballets

## Danse : les 20 spectacles immanquables de l'automne à Paris

Bouchra Belsseur Publié le 15/09/2015



Danse

### Bouchra Ouizguen - Ottof

On aime beaucoup | ★★★★★ (aucune note)

Du 16 septembre 2015 au 20 septembre 2015  
Centre Pompidou - Paris

Achetez vos billets

Voir les dates



Parti pris humain et artistique qui ouvre des voies insolites que celui de la Marocaine Bouchra Ouizguen. Il y a huit ans, cette figure de la scène chorégraphique basée à Marrakech a décidé de consacrer son travail aux Aïtas, ces chanteuses et danseuses de cabaret, femmes libres avant tout, généralement rejetées et méprisées, dont elle se sent proche depuis l'enfance. Depuis, elle crée toutes ses pièces avec ses « sœurs », dont la plupart ont d'ailleurs l'âge de sa mère. Avec *Ottof* (« fourmilière », en arabe), elle nimbe cinq d'entre elles d'une beauté mystérieuse pour mieux crever l'abcès d'une vie âpre et difficile. Si elle enclenche un peu trop longuement la pédale de la lenteur et de l'attrait suscité par ces femmes, Bouchra Ouizguen réussit à faire surgir avec invention leur crudité et leur franchise dans des scènes particulièrement raides. Formée à la danse orientale dès l'âge de 16 ans, puis contemporaine auprès de chorégraphes comme Bernardo Montet, Bouchra Ouizguen résume son parcours avec ces interprètes en une seule phrase : « Donner tout ou rien. »

Le JDD.fr – 16 septembre 2015

## Robert Lepage inaugure le Festival d'automne

Le metteur en scène québécois Robert Lepage ouvre la manifestation avec *887*, un spectacle en solo sur son histoire personnelle et celle de son pays.



Le spectacle de Robert Lepage se joue au théâtre de la Ville, à Paris. (Érick Labbé)

*887*? Le numéro de l'avenue Murray, à Québec, où Robert Lepage a passé son enfance et son adolescence, dans les années 60-70. C'était l'époque où le Québec prenait conscience de son identité avec la naissance du Front de libération du Québec. Planté devant la maquette de l'immeuble où vivait sa famille (saisissant spectacle de marionnettes animées derrière les fenêtres des appartements), l'auteur croise des bribes de sa mémoire personnelle et les souvenirs du mouvement identitaire québécois. La devise du Québec n'est-elle pas *Je me souviens*? Lui aussi se souvient, et comme la scène est son terrain de jeu privilégié, il l'anime et l'habite totalement.

### Moments forts du Festival

L'automne du Festival dure longtemps. Débutée le 9 septembre, la 44<sup>e</sup> édition s'achèvera le 31 décembre. La programmation, riche en propositions venues du monde entier, se répartit sur une quarantaine de lieux et de sa région. Des grands-mères dansantes de la chorégraphe coréenne Eun-Me Ahn aux acteurs anversois de la compagnie tg STAN, l'éventail est large. En théâtre, l'Italie est à l'honneur, avec le deuxième volet du portrait consacré à Romeo Castellucci (*Œdipe der Tyrann*, *Le Metope*, *Orestie*), deux pièces de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini et une de Lucia Calamaro au Théâtre de la Colline. Parmi les autres spectacles, on peut choisir, par exemple, celui de Vincent Thomasset, *Lettres de non-motivation*, au Centre Pompidou puis au Théâtre de la Bastille, celui d'Angélica Liddell à l'Odéon, de Rodrigo Garcia à Nanterre, de Toshiki Okada à la Maison de la Culture du Japon, ou encore *Le Méridien*, d'après Paul Celan, avec Nicolas Bouchaud au Théâtre du Rond-Point. Avis aux curieux : un rituel chamanique est présenté sur la scène du Théâtre de la Ville, le 20 septembre.

En musique, un portrait est consacré à la compositrice sud-coréenne Unsuk Chin (Maison de la Radio, Cité de la musique), sans oublier la suite la suite du portrait consacré à Luigi Nono

(*Prometeo, tragedia dell'ascolto* à la Philharmonie). Avec *OTTOF*, Bouchra Ouizguen inaugure le programme danse, au centre Pompidou. La suivront Jérôme Bel, avec *Gala*, à Nanterre, Aubervilliers, au Théâtre de Louvrais-Pontoise, Théâtre de la Ville, Louis Aragon à Tremblay en France, *1000* au Musée d'art moderne et au Louvre... Nadia Beugré, sera au TCI et au Tarmac, Trisha Brown à Chaillot... Côté performances, Hanna Schygulla et Etel Adnan se produiront dans *Entre guerre et paix* à la Maison de la Poésie, le 6 octobre.

887 \*\*

**Au théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet, Paris 4e. Tél. 01.42.74.22.77.**

**[www.theatredelaville-paris.com](http://www.theatredelaville-paris.com)**

**Jusqu'au 17 septembre. Festival d'automne, 156 rue de Rivoli, Paris 1er. Tél.**

**01.53.45.17.17. [www.festival-automne.com](http://www.festival-automne.com)**

**Annie Chénieux - leJDD.fr**

## Pariscope – 16/22 septembre 2015

« Festival d'automne à Paris »  
jusqu'au 31 décembre avec festival d'automne  
com. Bouclins Ouaguen - Oïtat Chor  
Bouclins Ouaguen 16 au Sam 19  
20h30 Dim 20 17h Centre Pompidou  
Grande salle, niveau -1, place Georges  
Pompidou (9) M. Halévy 01 53 45 17 17  
R. 14 à 18 € Jérôme Bel  
- Gata Chor Jérôme Bel Du Jeu 17 au  
Sam 19 20h30 Dim 20 18h30 Théâtre des  
Amandiers, 7 av. Pablo Picasso 92 Nanteuil  
01 53 45 17 17 Pl. 10 à 20 € Kim Kwon-hee  
- Miroissements-gut photo cinématographique  
Dim 20 18h Théâtre de la Ville, 2 place de  
Châtelet (19) M. Châtelet 01 53 45 17 17  
Pl. 10 à 20 € Ahn Soek-sun Nam Sang-  
à Lun 21 20h Sorbus du Nord 01 46 06  
de la Chapelle (19) M. Gare du Nord de La  
Chapelle 01 53 45 17 17 Pl. 12 à 25 €



**Avec sa pièce « Ottof », la chorégraphe marocaine donne un coup de pied dans la fourmière des clichés sur les Aïtas, des danseuses de cabaret.**

*Pour quelles raisons avez-vous décidé de travailler avec les Aïtas, ces chanteuses et danseuses de cabaret généralement méprisées ?*  
Pour leurs vies, leur beauté et leurs expériences professionnelles. Je me sens proche d'elles depuis l'enfance. Elles sont les premières figures de femmes et d'artistes dans lesquelles je me suis projetée. Elles représentent ce qu'on tait. Ce sont, par ailleurs, les performeuses les plus déjantées et les plus accomplies que je connaisse. Elles assument ce qu'elles sont et n'ont pas de « complexe occidental ».

*Quels types d'échanges existe-t-il entre vous ?*  
Il y a une grande complicité. Aucun tabou, pas de limite. Elles donnent sens à ma vie. On peut se pleurer dans les bras, partager nos peurs, nos rages, nos amours. Nous croyons les unes dans les autres. Et plus les années passent, plus nos

## « Je suis autoritaire, même si j'ai du mal à l'admettre »

échanges deviennent intéressants, tant sur le plan amical que spirituel, politique qu'artistique.

*Que devient la richesse de ces artistes qui assument leur différence, sans concession, dans un cadre plus contemporain ?*

Pour moi, elles sont professionnelles totalement. Elles ont vite intégré les codes de la « boîte noire » (le théâtre, NDLR). Quant à la relation avec le public... Elles ont roulé leur bosse et ne m'ont pas attendue. Certaines ont commencé bien avant que je sois née et ont mené des troupes dans tout le Maroc. Elles apportent la liberté et l'émotion à l'état brut. Elles transmettent aussi sur scène la modernité du Maroc d'aujourd'hui tout autant qu'une culture très ancienne.

*Quelle est votre méthode de travail avec elles ?*  
Je n'ai pas de méthode établie. D'où une longue réflexion avant de commencer une pièce.

J'ai tendance à détruire ce que je construis, en particulier ce qui serait de l'ordre de l'acquis. Nous sommes donc en mouvement constant. Avec ce désir d'apprendre, de se soutenir les unes les autres qui fonde notre travail.

*Vous mettez en scène « Ottof », où vous semblez les piloter de façon assez autoritaire. De quelle nature est le lien qui vous unit ?*

« Ottof », ça veut dire « fourmi » en berbère. Alors, il y a l'idée de la fourmi-chef, de la bataille, et le ton est plus directif, voire violent parfois. La pièce expose l'intime de quatre de ces femmes entre crudité et romantisme, coups de gueule et confidences, franchise toujours. J'ai donc voulu que les danseuses soient encore plus libres et je n'interviens qu'en cas d'urgence. En même temps, je ne cacherais pas que je suis autoritaire, même si j'ai du mal à l'admettre. C'est sûrement pour ça que j'ai choisi des femmes fortes, capables de me tenir tête, sinon ce n'est pas drôle. On passe notre temps à s'engueuler pour en rire la minute suivante... Mais ce lien entre nous, sans artifice, capable de nous faire pleurer, crier, est complexe à retrouver sur scène. Il ne peut être établi sans une grande tendresse.

— *Propos recueillis par Rosita Boisseau*

« Ottof » de Bouchra Ouizguen | Du 16 au 19 sept., 20h30, et le 20 sept., 17h | Festival d'automne, Centre Pompidou, 4<sup>e</sup> | 01 44 78 12 33 | 14-18 €

**BOUCHRA  
OUIZGUEN**

## Télérama Sortir – 16 au 22 septembre 2015

### **Bouchra Ouizguen** **Ottof**

20h30 (du mer. au sam.), 17h (dim.), Centre Pompidou, grande salle niveau - 1, place Beaubourg, 4<sup>e</sup>, 01 53 45 17 17, festival-automne.com. (14-18€).

 Parti pris humain et artistique qui ouvre des voies insolites que celui de la Marocaine Bouchra Ouizguen. Il y a huit ans, cette figure de la scène chorégraphique basée à Marrakech a décidé de consacrer son travail aux Aïtas, ces chanteuses et danseuses de cabaret, femmes libres avant tout, généralement rejetées et méprisées, dont elle se sent proche depuis l'enfance. Depuis, elle crée toutes ses pièces avec ses «sœurs», dont la plupart ont d'ailleurs l'âge de sa mère. Avec Ottof («fourmilière», en arabe), elle nimbe cinq d'entre elles d'une beauté mystérieuse pour mieux crever l'abcès d'une vie âpre et difficile. Si elle enclenche un peu trop longuement la pédale de la lenteur et de l'attrait suscité par ces femmes, Bouchra Ouizguen réussit à faire surgir avec invention leur crudité et leur franchise dans des scènes particulièrement raides. Formée à la danse orientale dès l'âge de 16 ans, puis contemporaine, Bouchra Ouizguen résume son parcours avec ces interprètes en une phrase : «Donner tout ou rien.»

**Voir article page 8**

## L'Officiel des spectacles – 16 au 22 septembre 2015

● 44<sup>e</sup> édition du **Festival d'Automne à Paris** : un événement ouvert sur le monde et une programmation des plus riches avec de la musique, du théâtre, du cinéma, de la danse, des arts plastiques et des performances. Avec au programme cette semaine : au **Théâtre de la Ville** (4<sup>e</sup>) **Jsq 17 sept.** du lun au sam à 20h30 : **887** de, mise en scène et avec Robert Lepage (théâtre), le **20 sept.** à 15h : **Mansudaetak-gut** rituel chamanique par Kim Kum-hwa ; au **Centre Pompidou** (4<sup>e</sup>) **du 16 au 20 sept.** du mer au sam à 20h30, dim à 17h : **Ottob** de Bouchra Ouzguen (danse) ; au **Centre Dramatique National** (Nanterre-Amandiers) **du 17 au 20 sept.** du jeu au sam à 20h30, dim à 15h30 : **Gala (2015)** chorégraphie Jérôme Bel (danse) ; à **La Colline – Théâtre national** (20<sup>e</sup>) **du 18 au 27 sept.** du mer au sam à 20h, dim à 16h, mar à 19h : **Nous partons pour ne plus vous donner de soucis** de Dana DeFronzo, Antonio Tagliarini (théâtre, en italien surtitré en français) ; au **Théâtre des Bouffes du Nord** (10<sup>e</sup>) le **21 sept.** à 20h : **Sugungga. Le Dit du palais sous les mers** par Ahn Sook-sun, Nam Sang-il (pansori), Pl. de 8 à 55€. Renseignements et résa : 01 53 45 17 17.

● **FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS** Jsq 31 dec, quarante lieux parisiens accueillent la 44<sup>e</sup> édition de ce festival qui réunit musique, théâtre, danse, arts plastiques et performances. **Lun 21 sept.** à 20h au **Théâtre des Bouffes du Nord** (37bis bd de la Chapelle, 10<sup>e</sup> M<sup>o</sup> La Chapelle) « Pansori » avec Ahn Sook-Sun, Nam Sang-il et Cho Yong-Su. Ent. de 10 à 25€ À SUIVRE

**THÉÂTRE DE LA VILLE**, (TM) 2 pl du Châtelet (4<sup>e</sup>) M<sup>o</sup> Châtelet (1000 pl) G: 48 74 32 77 lun 11h-19h, mar au sam 11h - 20h Pl. de 19 à 35€, Il de 14 à 26€

*Mer jeu 20h30 Dernière le 17 sept. (Festival d'automne à Paris)*

Conception, mise en scène et avec Robert Lepage

887

*L'artiste interroge la persistance des souvenirs. Persistance des fragments tutés, oubli de l'essentiel, comment la mémoire fonctionne-t-elle ?*

## La fureur du désir, version marocaine

La chorégraphe Bouchra Oulzgen met en scène quatre femmes de 52 à 65 ans, dans un spectacle cru et léger

### DANSE

**A**prendre ou à laisser. Trente minutes d'obscurité, trente minutes de cris. D'abord, une longue et lente introduction avec juste le halo d'un visage dans le noir pour accrocher le regard. Ensuite, une déflagration de voix et de gestes aussi virulente qu'une dénonciation insupportable. Aucun trait d'union, mais une coupure nette comme une image qu'on déchire ou une dent qu'on arrache. Et voilà.

Ottaf, nouveau spectacle de la chorégraphe marocaine Bouchra Oulzgen, 33 ans, lui ressemble. Sec, franc, bien raide. « Donner tout ou rien », assure cette artiste, figure de la scène contemporaine basée à Marrakech. Tout donc, jusqu'à saturation. Ce qui signifie Ottaf (« fourna » en berbère), pour quatre chanteuses-danseuses âgées de 52 à 65 ans, d'un extrême même coupant.

Depuis huit ans, Bouchra Oulzgen se consacre entièrement à un groupe de femmes issues de la tradition des atlas, ces artistes de cabaret marginalisées et méprisées, libres avant tout, qui animent les soirées et les mariages.

Enfant, celle qui a commencé la danse orientale à l'âge de 16 ans avant de poursuivre son apprentissage en danse contemporaine en France, auprès de Bernardo Montet et de Mathilde Monnier, a dansé sur elles. En 2010, elle crée la compagnie O, uniquement avec des atlas, dont les quatre performeuses d'Ottaf, troisième volet d'un portrait de troupe comprenant *Madame Dina* (2009) et

*Ma!* (2013), sont le cœur battant. Et elles en ont du cœur et des tripes! Bêtes de scène, très claires au sens le plus mordant du terme, elles dansent tout sur la table. Et ça débouasse! Car elles savent ce que s'échouer veut dire. Déballent l'amour, le sexe, la solitude, la trahison, l'abandon.

Raconté en arabe par El Hamza Fédoua et Hatima Sahrouk, le vieux couplet de l'homme et de la femme se prend un bon coup de mitraille. Pas de quartier avec ces grandes gueules qui se jouent sauvage, dépareillé, sans tabou. Mains qui tripotent à gogo, masturbation à fond avec la fourrure d'une doucoune, la vigueur de leur âge et de leur désir déboude dans cette pièce épée comme une crise d'hystérie.

### Existence

Curieusement, la cruauté ou la cruauté se conjugue avec un romantisme vibrant même si désespéré. La pesanteur des propos et des corps de ces quatre interprètes aux parcours chaotés est sans cesse contrebalancée par une légèreté, une grâce presque enfantine parfois.

Avec Ottaf, Bouchra Oulzgen opère une sorte de découpe sociologique en biais dans le vécu intime de ces femmes qui n'ont pas droit à la parole, encore moins à la reconnaissance sociale. Véritable porte-drapeau de leur cause et de leur marginalité, elle se fait aussi récho d'une liberté et d'une modernité qu'il est urgent d'affirmer.

La musique brève de la pièce d'une image féminine figée dans la nuit à côté, explosée, de ces tables en goulotte, montre le basé

entre la tradition et le monde d'aujourd'hui. Curieusement aussi ce spectacle, qui compte un peu trop sur l'axiologie de Férançgeli, rassemble l'extérieur et l'intérieur de ces atlas, un temps immémorial et la vitesse du présent dont elles sont les récipiendaires.

Dans ce déferlement d'ardeurs et d'éclats, Bouchra Oulzgen joue un double rôle. Elle met en scène « ses frères, ses sœurs » et partage avec le plateau de temps à autre avec elles. Régulièrement, comme saisi d'un coup de nerf, elle cite de la règle, puis elle se jointe sur le plateau pour les bouquiner. Habitée comme un petit chapeau bien, elle leur adresse des indications avec une sorte de sécheresse charismatique qui laisse perplexe. Elle reconstruit d'ailleurs des très autoritaires avec ses interprètes, fortes bien qu'elle même à la baguette.

Une troisième qu'Ottaf. Les quatre atlas sont sans doute des minutes lucides et insouciantes dans leur vie quotidienne, mais leur existence, leur colère trépignent de telle façon qu'on les verrait bien en cigales et légers de fête. Dans le contexte artistique marocain dominé par les hommes, une chanson féministe de vérité qu'il faut bien propager. Créé en juin à Montpellier Danes, Ottaf ouvre la programmation danse du Festival d'automne, à Paris. ■

ROXITA BOUSSEAU

Ottaf, de Bouchra Oulzgen.

Festival d'automne.

Centre Pompidou, Paris 2<sup>e</sup>.

À 20 h 30, et dimanche à 17 heures.

De 14 € à 28 €. Tél. : 01-53-45-17-13.

Du 16 au 20 septembre.

Toute la culture – 17 septembre 2015

## Les fourmis de Bouchra Ouizguen se dévoilent au Festival d'Automne



*La chorégraphe Bouchra Ouizguen est née au Maroc. Donner le lieu de naissance d'un chorégraphe peut surprendre, pourtant, ici, il est un acte politique. Danser, monter une compagnie aux interprètes féminines apparaît comme un combat. Elle présente au Centre Pompidou, et dans le cadre du Festival d'Automne, Ottol jusqu'au 20 septembre.*

[gallery ids="419224,419226"]

Il y a cette image, anxieuse à souhait, qui restera gravée. Une femme-ombre. Une femme voilée dont il est impossible, avant longtemps de décerner si elle est de face ou de dos. Elle pivote sur elle-même, dans une extrême lenteur. Elles entreront toutes les cinq de la sorte. Cachées, leurs pas sont des ralentis qui rappellent le travail sur le mouvement invisible de [Myriam Gourfink](#). On ne sait qu'elle ont bougé qu'une fois le mouvement fini.

Il est toujours étonnant de voir comment les créations, qui se font sur un temps relativement long, arrivent à terme dans le cœur de l'actualité. Ces femmes-là, ces fantômes-là, volontairement prises dans une lumière en halo, sont une projection masculine. Elles sont ici cantonnées à une figure éteinte. Comment entrer en puissance, comment dire que leur existence est une modernité ?

Bouchra Ouizguen explose tout avec puissance, elle active les pas, impose des courses, effeuille pour laisser disparaître les premières couches de vêtements. On les retrouve dans

d'improbables leggings panthère, la voix et le corps hurlant. *Offof*, qui signifie fourmi en berbère donne à voir des interprètes qui ont une double vie. Elles sont toutes ouvrières et danseuses. Elles sont les fourmis, inlassables répétitrices qui refont les mêmes mouvements de danse orientale ici découpée, ralentie.

*Offof* est un cri nécessaire.

Visuel © DR

## Théâtrorama – 23 septembre 2015

### Chairs en clair-obscur

▲ CATHA ENCELEBADI

📅 24 SEPTEMBRE 2015

🗣️ 0

**E**lles sont ses « matières premières » depuis près de dix ans, ces « chikhates » qui accompagnent Bouchra Ouizguen, chanteuses et danseuses de cabaret marocaines. Elles à qui elle fait prendre tout leur temps, mais qui ne laissent aucune chance à la demi-mesure. Dans l'obscur des premières minutes, elles sont statues de sel et de caractère, silencieuses, froides et douloureuses – tissus tendus et obscurs. Dans les dernières minutes, elles sont basaltes de volcans, cœurs criards et chœur bouillonnant – chair claire et exposée.

On ne distingue presque rien tout d'abord. Un petit corps d'ombre rejoint dans un mutisme implacable et une langueur violente le centre de la scène, le pas appesanti foulant un sol qui paraît démesuré. Ses gestes quasiment immobiles extraient du temps et de tout espace cette femme, que l'on croirait alors presque invisible, à moins qu'elle ne s'apprête à rendre invisible le monde autour d'elle. Car cette femme n'a besoin d'aucun décor – un tableau vivant grouille déjà en elle, qu'elle expulsera bientôt.

Après elle, à côté mais à distance, deux, trois, quatre puis cinq autres femmes remplissent, dans leurs mouvements minimaux puis élanés, dans leurs voix babillies puis cris, toute cette terre recomposée, de la scène jusqu'à la coulisse, de la coulisse jusqu'aux gradins. Dans le noir, les positions de lamento de leurs corps sembleraient épouser les grimaces de cordes de fair de Witold Lutoslawski sur lequel elles se tordent et se penchent, étirant leurs membres, courbant nuques et dos à l'extrême. Dans le noir, leurs visages ressembleraient à des portraits sombres et expressifs de tableaux réalistes, ou de femmes de films de Pasolini. Puis elles oublient tout ou font tout oublier de ce tableau initial : le canevas se déchire en plein jour, libérant la fresque et ses effigies dans une opulence et une exubérance inouïes.

#### La métamorphose de fourmis

À en croire le titre donné à la pièce de Bouchra Ouizguen, ces cinq femmes seraient des « fourmis » (« ottof » en berbère). Plutôt cinq œufs échappés du nid, mus en cinq nymphes sans âge aux proportions rondes et suggestives, sensuelles et effrontées, desserrant la corde sensible de la retenue jusqu'à l'irrévérence, de la réserve jusqu'à l'impertinence. Elles ne cachent rien, comme elles ne voient déjà sans doute pas grand-chose même à couvert, ayant besoin de peu pour suggérer toute la tension et toute la puissance dramatique qui sommeillaient en elles.

Elles dansent, crient, chantent et déclament avec la même énergie, comme si chaque mot et chaque mouvement ne devaient obéir qu'à une grammaire unique, forcément convulsive et déchaînée. Elles se montrent sans détour et sans fard, « de haut en bas des talons aux cheveux », arrivent sur scène le corps foisonnant comme leurs valises sont pleines à craquer et à déborder. Ouvrières, peut-être, « gourmandes d'amour » comme scande la première, « guérisseuses » et « ensorcelées » à la fois, puis « belles et vieilles » tambourine la seconde, éplorées mais impétueuses.



Le fil que ces fourmis avalent et recrachent est une litanie ardente et intime, discontinue, qui s'exprime tant à l'endroit de leur ventre qu'elles malaxent sans relâche qu'à celui de leur sexe, et jusqu'à leur visage aux minauderies quasi animales. Qu'elles soient sous leurs tissus traditionnels orientaux ou sous leurs casquettes et survêtements occidentaux, ces reines de nuit en plein jour n'attendent pas la lumière ou le noir de la scène pour se donner en spectacle et pour faire œuvre. Car elles sont dans l'urgence, de part en part comme en elles-mêmes, celle de l'édifice ou celle de l'improvisation, de la parole et de la création qui s'échancre, sincère et généreuse.

**Ottof**

Direction artistique : Bouchra Ouizguen

Chanteuses, danseuses : Kabboura Ait Hmad, El Hanna Fatéma, Halima Sahmoud, Fatna ibn El Khatyb, Bouchra Ouizguen

Lumière : Eric Wurtz

Musiques : Witold Lutoslawski et Nina Simone

Credit Photo: Margot Vaieur

Au Centre Pompidou du 16 au 20 septembre 2015 dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

**La Croix – 30 septembre 2015**

**la Croix**

## Au Festival d'Automne, la condition des femmes

Plusieurs chorégraphes font de la lutte des femmes le terreau de leur création, entre résistance, humour et douleur. Parmi elles, l'ivoirienne Nadia Beugré et la Marocaine Bouchra Ouzguen.



/ Anthony Meraud  
Legacy de Nadia Beugré (2015)

Les chuchotis meurent dès l'entrée dans la salle. Sur le plateau du théâtre de la cité internationale universitaire, les douze interprètes de *Legacy*, nouvelle pièce de l'ivoirienne Nadia Beugré présentée dans le cadre du Festival d'Automne, sont déjà en action.



Legacy

/ Anthony Merland

Au milieu du cercle des spectateurs, elles courent. Pendant une quarantaine de minutes, elles courent sans véritablement progresser. Tous les âges, toutes les morphologies et couleurs de peau sont représentés. Les visages se crispent sous l'effort, les torses se dénudent. Point de provocation, ni de sensualité dans ce geste, mais un impératif vital: ne pas s'arrêter.

#### **Des Amazones du Dahomey**

Deux de ces danseuses – Hanna Hedman et Nadia Beugré elle-même – sont professionnelles. Les autres ont été recrutées à l'occasion du spectacle. Elles se meuvent en silence, ou sur la musique de Manou Gallo, aux percussions et à la basse. Des instruments parfois « interdits aux femmes » que la musicienne doit alors troquer contre des objets du quotidien. Mais pas cette fois. Sa voix puissante accompagne les corps, les relève quand ils sont abattus.

Pour mettre en scène les corps de ces guerrières, Nadia Beugré s'est inspirée des « Amazones du Dahomey » – ce régiment militaire entièrement féminin créé par la reine Hangbè au XVIII<sup>e</sup> siècle dans l'actuel Bénin, qui œuvra jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et dont l'histoire s'est largement perdue.

#### **« Danser est une mission »**

« Les femmes restent les oubliées de l'histoire en Afrique », déplore la chorégraphe. *Legacy* – héritage, en anglais – n'a pas pour objet de combats précis, historiquement identifiés, mais « la lutte elle-même. » L'endurance nécessaire, la prise de risque, le compromis avec la liberté du corps de l'autre.

Nadia Beugré déploie une danse à la force brute, des gestes non académiques nés d'émotions plus que de concepts esthétiques. Sa présence avait déjà marqué, en janvier dernier, le bouleversant *Samedi Déterré* de Dorothee Munyaneza, évocation du génocide du Rwanda. Avec elle, les corps deviennent des caisses de résonance. On la croit lorsqu'elle affirme: « Je sens que danser est une mission, je danse toujours comme si c'était mon dernier jour ».

Elle danse comme dansent les femmes du pays Baoulé (en Côte d'Ivoire) lorsque la communauté est menacée pour chasser le malheur, à la différence que les hommes ne sont pas exclus du spectacle. Au contraire. Tous les spectateurs sont invités à boire, à venir sur la scène – arène d'une liberté sacrée – pour appuyer les danseuses, écouter et même prendre la parole.



Ottif de Bouchra Ouizguen

Margot Valeur

Le refrain de *Legacy*, « *ne t'arrête pas* », pourrait aussi être celui d'*Ottif*, pièce de la chorégraphe marocaine Bouchra Ouizguen présentée au mois de septembre au Centre Pompidou. Ses danseuses sont des aïtas, artistes de la nuit admirées et conspuées.

Elles aussi, par la voix, le chant et le mouvement libéré de toute exigence spectaculaire, expriment, par l'humour ou la solennité, ce mouvement permanent des femmes, véritables « fourmis » (c'est d'ailleurs ce que signifie le titre en berbère). On sort de ces deux pièces irradié, ému et grave, conscient d'avoir rencontré deux artistes de valeur et des femmes de courage. Les corps en disent parfois plus que beaucoup de mots.

### **MARIE SOYEUX**

*Legacy* jusqu'au 2 octobre 2015 au théâtre de la cité internationale. Rens. 01.43.13.50.50 et [www.theatredelacite.com](http://www.theatredelacite.com)

et *Quartiers libres*, autre pièce de Nadia Beugré, du 14 au 17 octobre au Tarmac. Rens. 01.43.64.80.80 et [www.letarmac.fr](http://www.letarmac.fr)

I/O – 16 octobre 2015

OTTOF

DIRECTION ARTISTIQUE DE BOUCHRA QUIZGUEN – DANSE

« Dans sa nouvelle création, Bouchra Quizguen entraîne ses quatre complices à travers des galeries, à danser et renverser le sol qu'elles foulent ensemble depuis 8 ans. »

### AÏTAS EN FURIE

— par Mathilde Azerot —

**D**ésabord il y a l'obscurité. Sur une scène nue, des âmes errantes se retrouvent. Quatre femmes, le regard halluciné, haqué, sortent entravées de toutes parts, lestées par des couches de vêtements qui les couvrent de la tête aux pieds. Elles se cabrent, convulsent, s'immobilisent, et ça dure. Puis, c'est une détonation. Des cris, des cavalcades, des chants, des mots. Tout y passe. Les vêtements volent, les corps se déçoilent, tout en opulence et en volupté. Guêrées par la fièvre, elles rient, jouent, exhibent avec force et drôlerie. On assiste à une scène de masturbation avec un mannequin comme une franche partie de rigolade. C'est un rejet net des carcans, voici l'explosion du désir. Il faut se rappeler que ces danseuses sont des aïtas, « le cri », est un genre musical traditionnel. Chanteuses de cabarets orientaux, reines des banquets et des mariages, elles ont toujours malmené les conventions et en retour ont été méprisées et reléguées. Bouchra

Quizguen les a cherchées durant deux années à travers tout le Maroc. Elle les a trouvées dans un vieux cabaret de Marrakech et depuis ne les a plus lâchées. La chorégraphe née à Ouarzazate poursuit ici après « Madame Plaza » et « HA » son projet de dévècement d'une scène chorégraphique locale avec sa compagne O. composée uniquement d'aïtas. Ottot signifie « foumi » en berbère et fait écho à l'expérience de la troupe, qui travaille à Marrakech. Certains aïtates, qui vivent dans des campagnes éloignées, avaient des centaines de kilomètres pour aller et venir quotidiennement aux répétitions. Telles des fourmis qui inlassablement creusent leur sillon.

Bouchra Quizguen met crânement en lumière la vigueur et la grâce de ces corps façonnés par le temps, les grossesses, le travail. Ces danseuses populaires nous font prendre la mesure tout à la fois de l'appréhension de leur existence et du puissant souffle de liberté qui les traverse. Une pièce radicale.

### LES FOURMIS ÔTENT LEUR CARAPACE

— par Julien Avril —

**B**ouchra Quizguen et ses quatre danseuses nous invitent à passer de l'ombre à la lumière dans un voyage onirique et libre. C'est d'abord un dossier ouvert de kiss, sorti du public et qui vient lentement s'enraciner au centre du plateau, en une danse quasi immobile. On dirait que les mouvements, ceux des bras qui s'étirent doucement, du bassin qui se désaxe, se prolongent dans le sol au-delà du blancher, et que le corps présente niest que la partie émergée d'un arbre. Puis c'est le regard qui frappe quand la tête finit par nous faire face. Le regard d'une vieille femme, yeux menaçants, écarquillés, qui nous perce, comme la musique époussée de Witold Lutoslawski au même moment. Nous pensons être spectateurs, mais c'est elle qui nous scrute. Trois autres figures font ainsi leur apparition sur la scène, les unes après les autres, ondulent lentement, les mains semblent s'adresser au mur. Une supputation ? Toutefois est-il que lorsque la chorégraphe elle-même met

le pied sur le plateau, avec vaïse, bustes, anorak, semblent descendre de l'avion, les fantômes peu à peu, se déçoilent, abandonnent leur éponge ridée ainsi qu'une sorte de leurs vêtements, frissant par leur corps comme pour chasser de leur corps tout ce qui n'est pas leur. Après cette ouverture assez raide, tante s'entrouvre une série de séquences plus solaires, dans lesquelles ce chœur de danseuses se met en activité. Le chant ou encore l'absence de se donner le tourbillon, magnétique écoute de la voix de Nina Simone qui peu à peu agrippe les corps, comme par un désir irrépressible. Jusqu'au final, qui nous invite à continuer de porter le feu. Quel plaisir de voir ainsi une troupe de danseuses défier un parcours à la fois cruel et personnel, capables de mettre le feu dans une tension extrême par un formalisme inquiétant, tout en se laissant aller aux gestes les plus débridés quand il s'agit de parler de l'amour qui déborde et envahit tout. La force de la chorégraphe metteur en scène marocaine, c'est de tenter l'hybridage culturel comme une vraie manière artistique, et donc de ne jamais céder à la tentation de l'exotisme.

I/O – 16 octobre 2015

OTMOF

DIRECTION ARTISTIQUE DE BOUCHRA OUZGUEN – DANSE

« Dans sa nouvelle création, Bouchra Ouzguen entraîne ses quatre complices à creuser des galeries, à drainer et renouveler le sol qu'elles foulent enrobée depuis 8 ans. »

### ATAS EN FURIE

par Mathilde Azerot

D'abord il y a l'obscurité. Sur une scène nue, des Ames errantes se retrouvent. Quatre femmes, le regard baissé, haqué, sont entravées de toutes parts, lestées par des couches de vêtements qui les couvrent de la tête aux pieds. Elles se cabrent, convulsent, s'immobilisent, et ça dure. Puis, c'est une détonation. Des cris, des cavalcades, des chants, des mots. Tout y passe. Les vêtements volent, les corps se défont, tout en opulence et en violence. Gagnées par la fièvre, elles rient, jouent, s'abîment avec rage et diablerie.

fon assiste à une scène de masturbation avec un maricaux, comme une franche partie de rigolade). C'est un rejet net des carcans, voici l'explosion du désir ! Il faut se rappeler que ces danseuses sont des aïfars (ai aïa, « le cri », est un genre musical traditionnel). Chantées de cabarets orientaux, reines des banquets et des mariages, elles ont toujours mené les convives et en retour ont été méprisées et rejetées. Bouchra

Ouzguen les a cherchées durant deux années à travers tout le Maroc. Elle les a trouvées dans un vieux cabaret de Marrakech et depuis ne les a plus lâchées. La chorégraphe née à Ouazzate poursuit ici après « Madame Plaza » et « HA », son projet de développement d'une scène chorégraphique locale avec sa compagne O. composée uniquement d'aïfars. Cet écho à l'expérience de la France, qui travaille à Marrakech. Certaines artistes, qui vivent dans des campagnes éloignées, avaient des centaines de kilomètres pour aller et venir quotidiennement aux répétitions. Tenes des fourmis qui inlassablement creusent leur sillon.

Bouchra Ouzguen met crûment en lumière la vigueur et la grâce de ces corps façonnés par le temps, les pressions, le travail. Ces danseuses populaires nous font prendre la mesure tout à la fois de l'apreté de leur existence et du puissant souffle de liberté qui les traverse. Une pièce radicale.

### LES FOURMIS ÔTENT LEUR CARAPACE

par Julien Avril

Bouchra Ouzguen et ses quatre danseuses nous invitent à passer de l'ombre à la lumière dans un voyage onirique et libre. C'est d'abord un dés, recouvert de tess, sorti du public et qui vient lentement s'attacher au centre du plateau. En une danse quasi immobile. On dirait que les mouvements, ceux des bras qui sifflent doucement, du bassin qui se déssine, se projettent dans l'espace au-delà du plateau et que le corps présent n'est que la partie émergée d'un arbre. Puis c'est le regard qui frappe quand la tête finit par nous faire face. Le regard d'une jeune femme, yeux marrons, liés, écarquillés, qui nous perce, comme la musique déjouée de Witold Lutoslawski au même moment. Nous pensons être spectateurs, mais c'est elle qui nous scrute. Tous autres figures font ainsi leur apparition sur la scène, les unes après les autres, évoluant lentement, les mains semblant s'adresser au mur. Une supplication ? Toujours est-il que lorsque la chorégraphe elle-même met

le pied sur le plateau, avec aisance, baladés, anank, semblant descendre de l'avion, ces fantômes peu à peu se désolent, abandonnent leur étrange ritualisme, qu'une partie de leurs vêtements, trépassant par l'air comme pour chasser de leur corps l'état de torpeur formelle dans lequel ils étaient. Après cette courte case nous sentie s'éloigner une série de séquences plus solennes, dans lesquelles ce croquer d'ensemble se met en activité. La marche, le récit d'amour ou de malchance, le chant ou encore l'ivresse de se donner le tour, la magie que écoute de la voir de Nina Simone qui se, à peu, gagne les corps, comme par un désir insaisissable, jusqu'au finale, qui nous invite à continuer de porter la feu. Quel plaisir de voir ainsi une troupe de danseuses défendre un parcours à la fois choré et personnel, capables de mettre la salle dans une tension extrême par un formalisme inquiétant, tout en se laissant aller aux gestes les plus débridés quand il s'agit de parler de l'amour qui déborde et avale tout. La force de la chorégraphe metteur en scène marocain, c'est de briser l'hybridage culturel comme une vraie matière artistique et donc de ne jamais céder à la tentation de l'éclectisme.